

était en elle, elle crut devoir écrire à son mari une lettre — la fameuse lettre du 8 novembre 1825 — où elle l'informait de tout. Cette lettre a son histoire. Lors du procès en séparation qui eut lieu en 1836, l'avocat du mari en ayant lu quelques fragments, pour charger George Sand, l'avocat de celle-ci, pour toute réplique, lut en son entier cette lettre abondante, éloquente, généreuse. L'auditoire éclata en applaudissements.

Voilà qui est bien, tout à fait bien.

C'est la situation de la princesse de Clèves dans le roman de M<sup>me</sup> de Lafayette. La princesse de Clèves avoue à son mari l'amour qu'elle ne peut s'empêcher de ressentir pour M. de Nemours et lui demande, comme à son protecteur naturel, aide et secours. On a coutume d'admirer cette belle action, encore qu'elle ait coûté la vie au pauvre M. de Clèves qui en mourut de chagrin. Je l'admire aussi. Parfois cependant je me suis demandé s'il n'y faudrait pas plutôt voir l'inconsciente suggestion d'une honnête perversité. Cet aveu d'un amour déclaré en présence de celui à qui on le dérobe,

contient en soi une intime jouissance. En formulant cet amour, on lui prête une sorte de réalité, on le tire à la lumière, au lieu de le laisser s'évanouir dans ces limbes qui sont en nous et où meurent les sentiments imprécis que nous n'avons pas voulu nous préciser à nous-mêmes. D'autres femmes ont préféré cette manière discrète où elles étaient seules à souffrir. Mais ce n'étaient pas des héroïnes de roman. Nul ne leur a su gré de leur sacrifice : elles-mêmes auraient peine à dire ce qu'il leur en a coûté...

Aurélien de Sèze prit au plus grand sérieux, comme il faisait toutes choses, ce rôle d'ami de l'âme qu'il s'était assigné. Il devint pour la jeune femme un directeur de conscience. On a conservé les lettres qu'il lui adressait; nous les connaissons par les analyses et les extraits qu'en a publiés M. Rocheblave et par les commentaires pénétrants qu'il en a donnés<sup>1</sup>. Ce sont des lettres de direction, des lettres spirituelles. Le confesseur laïque s'efforce surtout

1. *George Sand avant George Sand*, par S. ROCHEBLAVE (*Revue de Paris*, 15 décembre 1894).

de calmer les impatiences de cette âme chaque jour plus ardente et plus inquiète ; il combat en elle cette manie de philosopher, ce désir de tout creuser, de tout approfondir. Fort de son calme, il lui redit en cent façons : « Soyez calme ! » Le conseil est bon : la difficulté n'était que de le suivre.

Peu à peu l'élève échappait à son maître. Car il semble bien qu'Aurore se soit lassée la première. Aurélien, de son côté, commençait à douter de l'efficacité de sa prédication. C'est le sort de ces sentiments hors de l'ordre commun : ils durent ce que dure une crise d'enthousiasme. Le mieux qui puisse en advenir, c'est qu'ils ne changent pas de nature et se préservent des chutes, ici trop fréquentes. Ils laissent alors derrière eux, dans toute l'âme, un sillage de lumière — d'une lumière froide et pure.

Le déclin de la liaison platonique avec Aurélien de Sèze est de 1828. A cette même date, il se passait à Nohant de graves événements. Casimir, depuis les années dernières, tombait aux vices de certains hobereaux ou maîtres de

ferme. Il s'était mis à boire, de compagnie avec Hippolyte Chatiron ; et il paraît que l'ivresse berrichonne est lourde et sans joie. Il avait pris, hors de chez lui d'abord, puis sous le toit conjugal, des habitudes d'inconduite. Il avait le goût des servantes. Le lendemain de la naissance de sa fille, Solange, Aurore le surprit. Dès lors, ce qui n'avait été jusque-là pour elle qu'un vague désir, devint idée fixe et prit corps de projet. Un incident servit de prétexte ou d'occasion. En rangeant des papiers, Aurore tomba sur le « testament » de son mari : ce testament n'était qu'une diatribe où le défunt en expectative exhalait contre sa femme — l'idiote — tout un arriéré de rancune. Son parti fut arrêté tout de suite et irrévocablement. Elle reprendrait sa liberté, elle irait à Paris, elle y passerait trois mois sur six. Pour élever ses enfants, elle avait fait venir du Midi un jeune précepteur, Boucoiran. Ce précepteur avait lui-même besoin d'être morigéné et la baronne Dudevant ne s'en faisait pas faute<sup>1</sup>.

1. On trouvera un exemple de cette humeur sermonneuse dans cette curieuse lettre inédite adressée par George Sand à son

Elle le trouvait paresseux ; elle lui reprochait de manquer de tenue et de se familiariser avec

voisin et ami Adolphe Duplomb, et que M. Charles Duplomb a bien voulu nous communiquer.

« Nohant, 23 juillet 1850.

Vous avez donc bien peur de moi, mon pauvre Hydrogène ? Vous vous attendez à une belle sermon et vous ne comptiez pas sans votre hôte. Mais patience ! Avant de vous laver la tête comme vous le méritez, je veux vous dire que je ne vous oublie pas et que j'ai été très fâchée, en revenant de Paris, de trouver mon grand nigaud de fils parti. J'étais habituée à votre face de carême et la vérité est qu'elle me manque beaucoup. Ce n'est pas que vous n'avez beaucoup de défauts, mais, après tout, vous êtes bon enfant et, avec le temps, vous deviendrez raisonnable. Pensez quelquefois, mon cher Plombeus, que vous avez des amis. Quand ce ne serait que moi, c'est beaucoup, parce que je suis solide au poste de l'amitié, quoique je n'aie pas l'air tendre. Je ne suis pas très polie non plus ; je dis durement la vérité : c'est mon caractère. Mais je tiens bon et l'on peut compter sur moi. Rappelez-vous de ce que je vous dis là (*sic*), parce que je ne vous le dirai pas souvent. Rappelez-vous aussi que le bonheur dans ce monde consiste dans l'intérêt et dans l'estime qu'on inspire, et je ne le dis pas à tout le monde, c'est impossible, mais du moins à un certain nombre d'amis. On ne peut trouver son bonheur en soi-même entièrement, à moins d'être égoïste, et je ne pense pas assez mal de vous pour vous soupçonner de l'être. L'homme qui n'est aimé de personne, est misérable, celui qui a des amis craint de leur faire de la peine en se conduisant mal. *C'est donc pour vous dire*, comme dit Polyte, que vous devez travailler à prendre une conduite rangée, si vous voulez me prouver que vous n'êtes point ingrat à l'intérêt que je vous porte. Vous devriez vous défaire de ce mauvais genre de vanterie que vous avez pris avec des écervelés comme vous. Faites ce que votre fortune et votre santé vous permettent, sans compromettre l'honneur ou la réputation d'autrui. Je ne vois pas qu'un garçon soit obligé à la continence comme une religieuse. Mais taisez-vous sur vos bonnes ou mauvaises fortunes. Ces sots discours sont toujours répétés

les inférieurs, ce qu'elle n'admettait pas, elle l'amie du peuple et des paysans. Entre la sym-

et le hasard les fait arriver aux oreilles des personnes de bon sens qui les blâment.

Tâchez donc aussi de ne pas faire tant de projets, mais de vous en tenir à l'exécution de quelques-uns. Vous savez que c'est toujours ma querelle avec vous. Je voudrais vous voir plus de constance. Vous dites à Hippolyte que vous avez de la bonne volonté et du courage. Pour le courage physique, celui qui consiste à supporter les maladies et à ne pas craindre la mort, je ne vous refuse pas celui-là, mais du courage pour un travail soutenu, j'en doute bien, ou vous avez sérieusement changé. Tout ce qui est nouveau vous plaît, mais au bout d'un peu de temps vous ne voyez que les inconvénients de votre position. Vous n'en trouverez guère, mon pauvre enfant, qui ne soient semées de contrariétés et d'ennuis. Si vous n'apprenez à les supporter, vous ne serez jamais un homme.

Ici finit mon sermon. Je pense que vous en avez assez, surtout n'ayant pas l'habitude de lire ma mauvaise écriture. Vous me ferez plaisir de m'écrire, mais ne vous en faites pas une affaire d'Etat, ne vous mettez pas à la torture pour me faire des phrases bien limées. Je n'y tiens pas du tout. On écrit toujours assez bien quand on écrit naturellement et qu'on exprime ce qu'on pense. Les belles pages d'écriture sont bonnes pour les maîtres d'école et je n'en fais pas le moindre cas. Promettez-moi de prendre un peu de raison et de penser quelquefois à mes sermons. C'est tout ce que je vous demande. Soyez bien sûr que si je n'avais pas d'amitié pour vous, je ne prendrais pas la peine de vous en faire. Je craindrais d'ailleurs de vous ennuyer, au lieu que je suis sûre qu'ils ne vous déplairont pas et que vous apprécierez le sentiment qui me les dicte.

Adieu, mon cher Adolphe, écrivez-moi souvent et continuez à nous tenir au courant de vos affaires. Soignez votre santé et tâchez de continuer à vous bien porter ; mais si vous vous sentez malade, revenez au pays. Nous aurons encore du lait et du sirop de gomme pour vous, et vous savez que je ne suis pas une mauvaise garde-malade. Tout le monde se rappelle de vous (*sic*) avec intérêt. Pour moi, je vous donne ma très sainte bénédiction.

« AURORE D. »

pathie et la familiarité, il y a une nuance ; Aurore n'avait garde de l'oublier : il y a toujours eu chez elle des coins de grande dame. Mais Boucoiran était dévoué. C'est sur lui que compte Aurore pour s'occuper de ses enfants, la renseigner minutieusement, l'avertir en cas de maladie. Ainsi tranquilisée, elle vivrait à Paris d'une pension de quinze cents francs, à laquelle s'ajouterait le produit de son travail.

Casimir ne fit pas d'objections. Tout ce qui arrivera par la suite, dans cette existence désormais orageuse, y arrivera de son aveu, avec son consentement. C'était un pauvre homme.

Réfléchissez maintenant aux impressions qu'a pu recevoir la baronne Dudevant d'un tel mariage. Je ne parle ni de ses tristesses, ni de ses dégoûts. Mais comment, dans une telle union, le caractère bienfaisant et sacré du mariage lui serait-il apparu ? Un mari doit être un compagnon ; elle n'a jamais connu la douceur de l'intimité et le délice de penser à deux. Un mari est le conseiller, l'ami ; et quand elle a eu besoin de conseils, elle a dû les demander

à un autre : c'est d'un autre que lui sont venus la direction et le réconfort. Un mari doit être le chef, et je n'hésite pas à dire le maître ; car la vie est une lutte continuelle et celui qui a assumé la tâche de défendre une famille contre tous les dangers qui la menacent de dissolution, contre tous les ennemis qui rôdent autour d'elle, ne peut mener à bien cette tâche de protection que s'il est investi d'une juste autorité. Aurore a été brutalisée : ce n'est pas la même chose que d'être dominée. La sensation qui l'obsède est celle d'une immense solitude morale. Ne pouvant plus rêver dans les allées de Nohant, dont on a ébranché les vieux arbres et chassé le mystère, elle s'enferme dans le petit boudoir de sa grand'mère, attendant à la chambre de ses enfants dont elle peut entendre la respiration, et là, tandis que Casimir et Hippolyte se grisent abominablement, elle médite, elle s'irrite, elle sent grandir en elle un ferment de révolte. Le lien matrimonial a eu pour elle la pesanteur d'un joug. Une épouse chrétienne aurait subi, accepté. Mais le christianisme de la baronne Dudevant n'est qu'une

religiosité ; les épreuves de la vie font éclater l'insuffisance du sentiment religieux qui ne s'accompagne pas de la foi. Sans amour, sans amitié, sans confiance, sans respect, le mariage n'a été pour Aurore qu'une prison. Elle s'en évade. Elle pousse un immense soupir de soulagement — un ouf ! de délivrance.

Tel est, dans la psychologie de la baronne Dudevant le chapitre [du mariage. C'est un bel exemple de banqueroute. La femme mal mariée est restée un individu, au lieu de s'encadrer, de s'harmoniser, de se fondre dans un ensemble : l'union mal assortie n'a fait qu'accuser et fortifier son individualisme.

Aurore Dudevant arrive à Paris dans la première semaine de janvier 1831 ; la voici, elle, la révoltée du mariage, dans cette ville qui vient de faire une Révolution.

Représentez-vous l'extraordinaire effervescence de ce Paris de 1831. Il y a de l'orage dans l'air ; et cet orage, sur un point ou sur un autre, demain ou tout à l'heure, va éclater en émeute. Il y a dans les esprits de la fièvre, un

besoin de tout détruire pour tout recréer. Partout, dans les idées, dans les arts, dans le costume, la même explosion d'indiscipline, le même triomphe de la fantaisie. Chaque jour voit éclore un nouveau système de gouvernement, une nouvelle méthode de philosophie, une recette infaillible pour amener le bonheur universel, une manière inédite pour confectonner les chefs-d'œuvre, une invention inouïe pour se travestir et promener par les rues un perpétuel mardi-gras. L'émeute est en permanence et la mascarade est à l'état normal. D'ailleurs une magnifique éclosion de jeunesse et de génie. Victor Hugo, tout fier d'avoir livré la bataille d'*Hernani*, porte dans sa tête *Notre-Dame* et s'occupe d'y grimper. Musset vient de lancer ses *Contes d'Espagne et d'Italie*. Stendhal a publié *le Rouge et le Noir*, et Balzac *la Peau de Chagrin*. Les peintres s'appellent Delacroix et Delaroche. Paganini va donner son premier concert à l'Opéra... Tel est dans son impatience et dans son impertinence, dans sa confusion et dans sa splendeur, ce Paris de lendemain de Révolution.

La jeune femme en rupture de ban respire cette atmosphère avec volupté. Elle est la provinciale qui veut s'en donner de Paris à cœur joie. Elle est la romantique imbue de ce principe de l'école, que l'artiste doit tout voir et tout connaître, avoir éprouvé par soi-même tout ce qu'il mettra dans ses livres. Elle a retrouvé à Paris un petit groupe d'amis berrichons, Félix Pyat, Charles Duvernet, Alphonse Fleury, Sandeau, de Latouche. C'est sa bande. Avec cette jeunesse, apprentis de la littérature, du barreau, de la médecine, elle va mener la vie d'étudiant. Son premier soin, pour faciliter ses évolutions, est de prendre le costume masculin. « La mode aidait singulièrement au déguisement, écrit-elle dans *l'Histoire de ma vie*. Les hommes portaient de longues redingotes carrées dites à la propriétaire, qui tombaient jusqu'aux talons et qui dessinaient si peu la taille que mon frère, en endossant la sienne à Nohant, m'avait dit en riant : « C'est « très joli, n'est-ce pas ? Le tailleur prend « mesure sur une guérite, et ça irait à ravir à un régiment. » Je me fis donc faire une *redingote*

*guérite*, en gros drap gris, pantalon et gilet pareils. Avec un chapeau gris et une grosse cravate de laine, j'étais absolument un petit étudiant de première année... »

Ainsi accoutrée, elle court les rues, les musées, les cathédrales, les bibliothèques, les ateliers de peintres, les clubs, les théâtres. Elle entend une fois Frédérick Lemaître et le lendemain la Malibran. Un soir c'est une pièce de Dumas, un autre soir *Moïse* à l'Opéra. Elle dine à la gargote, elle habite une mansarde ; elle n'est pas assurée de pouvoir payer son tailleur. Ce sont toutes les joies. « Ah, ma foi ! vive la vie d'artiste ! Notre devise est liberté<sup>1</sup> ». Elle vit dans un perpétuel enchantement. Elle écrit à son fils Maurice, en février : « Tout le monde se dispute, on s'étouffe dans les rues, on démolit les églises et on bat le tambour toute la nuit<sup>2</sup> ». Et à Ch. Duvernet, en mars : « Savez-vous qu'il se passe de belles choses ici ? C'est vraiment très drôle à voir. On vit aussi gaiement au milieu des baïonnettes, des émeutes

1. *Correspondance* : à Boucoiran, 4 mars 1831.

2. *Correspondance* : à Maurice Dudevant, 15 février 1831.

et des ruines, que si l'on était en pleine paix ; moi, ça m'amuse<sup>1</sup> ». Elle s'amuse de tout, elle jouit de tout. Elle goûte, avec sa vive sensibilité, le charme de Paris. Elle en comprend le paysage : « Paris avec ses soirées vaporeuses, ses nuages roses sur les toits, et les jolis saules d'un vert si tendre qui entourent la statue de bronze du vieux Henry, et ces pauvres petits pigeons couleur d'ardoise qui font leur nid dans les vieux mascarons du Pont-Neuf<sup>2</sup> ». Elle aime le ciel de Paris « si bizarre, si riche en couleurs, si changeant »<sup>3</sup>. Elle en devient injuste pour son Berry. « Ce pays que j'aimais tant jadis, où je m'enivrais de douces rêveries, où je promenais mes quinze ans folâtres et mes dix-sept ans rêveurs et inquiets, il a perdu maintenant tous ses charmes »<sup>4</sup>. Elle y reviendra, n'en doutez pas ! Mais en ce moment elle est comme hors d'elle-même, dans l'enivrement de sa liberté toute neuve. Car c'est bien là ce qui fait sa

1. *Correspondance* imprimée : à Ch. Duvernet, 6 mars 1831.

2. Lettres inédites au Dr Émile Regnault.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

joie et qui la grise. Elle écrit à sa mère : « Ce n'est pas du monde, du bruit, des spectacles, de la parure qu'il me faut... c'est de la liberté. » Et encore : « Je suis entièrement indépendante. Je vais à la Châtre, ou à Rome, je sors à minuit ou à dix heures : tout cela, c'est mon affaire »<sup>1</sup>. Elle est libre. Elle se croit heureuse.

Son bonheur, à cette date, s'appelle Jules Sandeau.

Dans une lettre, de ce tour humoristique qu'elle affectionnait, George Sand, fait le portrait de quelques-uns de ses camarades d'alors, Duvernet, Alphonse Fleury qu'on appelait le « Gaulois », Sandeau : « O blond Charles ! jeune homme aux rêveries mélancoliques, au caractère sombre comme un jour d'orage... Et toi, gigantesque Fleury, homme aux pattes immenses, à la barbe effrayante... Et toi, petit Sandeau, aimable et léger, comme le colibri des savanes parfumées... »<sup>2</sup>.

Le petit Sandeau, aimable et léger, le coli-

1. *Correspondance* : à sa mère, 31 mai 1831.

2. *Correspondance* : 1<sup>er</sup> décembre 1830.

bri des savanes parfumées va être pour la baronne Dudevant la liaison de quartier latin. Sur cette liaison les biographes ont coutume de passer assez vite, parce qu'ils manquent de renseignements. Mais il existe un document de premier ordre. Ce sont cinquante lettres écrites entre 1831 et 1833 par George Sand au docteur Émile Regnault, alors étudiant en médecine, intime ami de Sandeau et confident à qui on ne cachait rien, ce qui s'appelle rien. Le fils d'Émile Regnault, M. le docteur Paul Regnault a bien voulu me donner communication de cette correspondance et m'autoriser à en reproduire quelques fragments. Elle est infiniment curieuse. Tour à tour lyrique ou enjouée, pleine d'effusions, de rêves, de projets de travail, d'impressions de nature, de confidences amoureuses, elle reflète aussi exactement qu'il est possible l'état d'âme de la jeune femme.

La première lettre est d'avril 1831. George Sand vient de quitter Paris pour retourner à Nohant. Elle s'interroge avec inquiétude : Comment son pauvre Jules aura-t-il passé ce triste

jour, et comment rentrera-t-il dans cette chambre d'où, le matin, elle a eu tant de peine à s'arracher ? Dans la deuxième lettre, elle épanche sa reconnaissance pour le bonheur qu'elle doit au jeune homme qui l'a réconciliée avec la vie. « Mon âme avide d'affection avait besoin d'en inspirer à un cœur capable de me comprendre tout entière avec mes qualités et mes défauts. Il me fallait une âme brûlante pour m'aimer comme je savais aimer, pour me consoler de toutes les ingrattitudes qui avaient désolé ma jeunesse. Et quoique déjà vieille, j'ai trouvé ce cœur aussi jeune que le mien, cette affection de toute la vie que rien ne rebute et que chaque jour fortifie. Jules m'a rattachée à une existence dont j'étais lasse et que je ne supportais que par devoir, à cause de mes enfants. Il a embelli un avenir dont j'étais dégoûtée d'avance et qui maintenant m'apparaît tout plein de lui, de ses travaux, de ses succès, de sa conduite honnête et modeste. Ah ! si vous saviez comme je l'aime !... »<sup>1</sup>

« Quand je l'ai connu, j'étais désabusée de tout.

1. Cette citation et celles qui suivent sont empruntées à la Correspondance inédite avec Émile Regnault.



Je ne croyais plus à rien de ce qui rend heureux. Il a réchauffé mon cœur glacé, il a ranimé ma vie prête à s'éteindre. » Elle évoque le souvenir de leur première rencontre. C'était à la campagne, au Coudray, près de Nohant. Elle s'est éprise de son petit Sandeau pour sa jeunesse, pour sa timidité, pour sa gaucherie. Il a vingt ans exactement en 1831. Quand il arrivait près du banc où Aurore l'attendait, « il se cachait dans une allée voisine, et je voyais son chapeau gris et sa canne sur le banc... Il n'y avait pas jusqu'au lacet rouge qui serrait la coiffe de ce chapeau gris qui ne me fit tressaillir de joie... » On ne sait pourquoi, tout ce qui a trait au petit Jules prend un air de niaiserie... Puis ce fut la déclaration : « Le jour où je lui dis que je l'aimais, je ne me l'étais pas encore dit à moi-même. Je le sentais et je n'en voulais pas convenir avec mon cœur. Jules l'apprit en même temps que moi-même. » Puis l'installation à Paris, à laquelle la pensée de retrouver celui que dans la Châtre no lui donnait déjà pour amant ne fut probablement pas étrangère. Enfin la vie dans « cette

petite chambre sur le quai où je vois Jules en redingote d'artiste crasseuse et déguenillée, sa cravate sous son derrière et sa chemise débraillée, étalé sur trois chaises, tapant du pied ou cassant la pincette dans la chaleur de la discussion, le Gaulois dans un coin tramant une grande conspiration et vous sur une table... » En vérité, ce devait être charmant !

Mais la chambre est trop petite. George Sand charge Émile Regnault de lui trouver un appartement pour lequel elle lui fait cette recommandation essentielle : « Qu'il y ait une sortie pour laisser échapper Jules à quelque heure que ce soit ! » Il lui déniche, en effet, quai Saint-Michel, un appartement comprenant trois pièces, dont une sera réservée. « Ce sera la chambre noire, la chambre mystérieuse, la cachette du revenant, la loge du monstre, la cage de l'animal savant, la niche du trésor, la caverne du vampire, que sais-je ? » enfin la chambre de Jules. Et ce sont des attendrissements sur ce pauvre enfant qu'elle idolâtre et dont elle est tant aimée !

Voilà, du moins, le début. Mais, en se con-

tinuant, la correspondance change de caractère. Les lettres se font plus rares, moins gaies. George Sand y parle beaucoup moins de Jules et beaucoup plus de la petite Solange qu'elle va amener avec elle. On devine qu'elle est lasse et qu'elle commence à juger à sa valeur le petit Jules : il est paresseux, avec des humeurs noires et des caprices d'enfant gâté. Elle en a assez. Puis on devine que la brouille s'est mise dans ces camaraderies bruyantes où l'on s'était juré d'être copains, à la vie à la mort. On en est aux explications, aux justifications. George Sand commence à s'apercevoir de l'inconvénient de ces intimités où il y a disproportion d'âge et de milieu social.

Enfin éclatent ces lettres irritées et désespérées :

« Mon ami, allez chez Jules et soignez son corps. L'âme est brisée. Vous ne la relèveriez plus ; n'essayez pas. Je ne vous appelle point près de moi encore, je n'ai besoin de rien. Je désire même être seule aujourd'hui. Et puis il n'y a plus rien pour moi dans la vie. Ce sera horrible pour lui pendant longtemps, mais

enfin il est si jeune ! Un jour peut-être, il n'aura pas regret d'avoir vécu...

« N'essayez pas de détourner le mal. Cette fois il est sans remède. Nous ne nous reprochons rien l'un à l'autre. Nous luttons depuis assez de temps contre cette affreuse nécessité. Nous avons dévoré assez de chagrins. Il ne nous restait plus qu'à nous tuer. Sans mes enfants, nous l'aurions fait... »

George Sand fut-elle exempte de tout reproche ? Il paraît certain qu'elle découvrit une infidélité de son petit Jules, qui, pendant son absence, l'avait trompée avec la première venue. Elle ne voulut pas pardonner. Elle l'expédia en Italie et refusa de le revoir.

La dernière lettre est du 15 juin 1833.

« ... Je ferai un paquet de quelques hardes de Jules restées dans les armoires et je les ferai porter chez vous, car je désire n'avoir aucunes relations avec lui à son retour qui, d'après les derniers mots de la lettre que vous m'avez montrée, me paraît devoir ou pouvoir être prochain. J'ai été trop longtemps blessée des découvertes que j'ai faites sur sa conduite,

pour lui conserver aucun autre sentiment qu'une compassion affectueuse. Son orgueil, je l'espère encore, se refuserait à cette condition. Faites-lui comprendre, lorsqu'il en aura besoin, que rien dans l'avenir ne peut nous rapprocher. Si cette dure commission n'est pas nécessaire, c'est-à-dire si Jules comprend de lui-même qu'il en doit être ainsi, épargnez-lui le chagrin d'apprendre qu'il a tout perdu, même mon estime. Il a sans doute perdu la sienne propre : il est assez puni... »

Ainsi finit ce grand amour.

C'est la première des erreurs de George Sand : à vrai dire, elle est énorme. Elle avait cru que le bonheur habite dans les chambres d'étudiants. Elle avait compté, pour se rattacher à la vie et se refaire un avenir, sur l'amourette d'un fils de famille venu à Paris pour jeter sa gourme. Ce fut l'aventure la plus banale, la plus dénuée de psychologie, et qui contraste étrangement par sa platitude avec le noble roman sentimental — raffiné et quintessencié — d'Aurélien de Sèze. Elle n'est intéressante que par la puissance d'illusion dont

elle témoigne chez George Sand, par l'intensité du mirage dont celle-ci est dupe et dont sa vie nous fournira encore tant d'exemples !

Après l'épreuve de la vie conjugale, la baronne Dudevant vient d'en faire une autre : celle de l'amour libre. Et celle-ci n'a pas mieux réussi. Seulement à ces aventures, à ces souffrances, à ces erreurs, à ces déceptions, nous devons l'écrivain dont il va désormais être temps de nous occuper. George Sand est née à la littérature.